

HENRY DE MONTHERLANT

**FILS DE
PERSONNE**

DRAME EN QUATRE ACTES

suivi de

UN INCOMPRIS

nrf

GALLIMARD

1

.

FILS DE PERSONNE
UN INCOMPRIS

HENRY DE MONTHERLANT

Fils
de personne

DRAME

EN QUATRE ACTES

SUIVI DE

Un Incompris

nrf

GALLIMARD

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U. R. S. S.
© 1944, Éditions Gallimard.*

Fils de personne

OU

PLUS QUE LE SANG

Drame en quatre actes

FILS DE PERSONNE

a été représenté pour la première fois au Théâtre Saint-Georges (direction Mary Morgan et M. R. Belin), le 18 décembre 1943. Mise en scène de Pierre Dux. Décor de Leyritz.

Georges CARRION, 43 ans, avocat..	Henri Rollan.
Gilles SANDOVAL (Gillou), 14 ans et un mois, son bâtard (non re- connu)	Michel François.
<i>Un porteur de bagages.</i>	<i>G. Tamino.</i>
Marie SANDOVAL, 45 ans.....	Suzanne Dantès.
M ^{me} SPITALIERI.	<i>Suzanne Courtial</i>
PAULETTE, femme de chambre de Marie	<i>de Dermond.</i>

A Cannes, durant l'hiver 1940-1941.

Une reprise de Fils de Personne a été faite au Théâtre-Hébertot, en décembre 1948, avec Allain-Dhurtal

*(Georges), Suzet Maïs (Marie), et Claude Dedieu
(Gillou). Mise en scène de Paul Cettly.*

*Une autre reprise en a été faite au Théâtre des
Mathurins, en septembre 1963, avec Fernand Gravey,
Arlette Méry et Gérard Riou. Mise en scène de Henri
Rollan.*

PRÉFACE

Dans le même temps que je composais LA REINE MORTE, c'est-à-dire en mai 1942, l'idée me vint d'écrire une pièce sur un sujet qui attendait en moi depuis plusieurs années¹ et que j'avais conçu d'abord sous la forme romanesque.

FILS DE PERSONNE, ou PLUS QUE LE SANG, est une œuvre courte. Sortant de pièces longues et touffues comme LA REINE MORTE et PORT-ROYAL, j'ai été charmé de fabriquer une pièce qui n'existât que par son action intérieure ; d'éprouver si elle se suffirait de ne comporter rien qui ne fût nécessaire à cette action ; de la faire simple et presque décharnée, analogue à ces corps d'athlètes qu'un massage averti a décapés de tout ce qui n'est pas utile au but

1. On peut comparer le premier acte de FILS DE PERSONNE à une nouvelle que j'ai publiée dans *La Nouvelle Revue Française* d'avril 1941.

qu'ils se proposent, ou encore à ces dessins au trait, dans lesquels tout est donné par une seule ligne, vidée en quelques endroits (ici, les entr'actes), que l'imagination du public doit remplir. Peut-être aussi, mon personnage principal agissant en samourai — il immole ce qu'il a de plus cher à son exigeante morale personnelle, — ne laissais-je pas de subir l'influence, plus ou moins inconsciente, de la forme ramassée du nô japonais.

Chaque fois que j'ai été tenté de garnir cette pièce, j'ai eu l'impression que je la trahissais¹. Il m'arrive de trouver qu'elle est encore trop longue.



Un enfant est sacrifié par son père à « une certaine idée que celui-ci se fait de l'homme » (on pourrait dire aussi bien : à une certaine idée qu'il se fait, de ce que la France doit être), et par sa mère à « un certain besoin que celle-ci

1. Jadis, à Alger, je voyais de petits paquebots (français) avec deux cheminées et des grands (anglais) qui n'en avaient qu'une. On m'expliqua : « L'une des deux cheminées est factice. Nous faisons cela à cause des Arabes. Prestige ! » Ce que j'avais ajouté à cette pièce me fait penser à ces fausses cheminées.

a de l'homme » : en ce père comme en cette mère il se trouve quelque chose qui est plus que le sang. L'homme voit lucidement ce qu'il fait, tantôt avec exaltation, tantôt avec horreur ; la femme ne voit jamais lucidement ce qu'elle fait. L'un et l'autre évoquent souvent les sacrifices qu'ils consentent pour leur enfant ; mais, en définitive, le seul à être sacrifié, c'est lui : comme dans la dernière strophe de la complainte, c'est le petit mousse qui est dévoré. Tel est le sujet de ce drame.

La mère, qui ne voit pas clair, ne fait rien d'autre que répéter inlassablement le vœu de son « vouloir-vivre » ; elle est monocorde et monotraits : elle pourrait porter un masque de théâtre, aux traits immuables. Le père, voyant clair, raisonne : il sera donc le parleur de la pièce. De là que le public pourra croire qu'il exprime les idées de l'auteur. Je tiens à marquer que cela n'est pas. L'aveuglement de ce personnage, en certaine circonstance, touchant son ancienne amie, montre assez qu'il peut se tromper aussi sur son fils (quoique dans un ordre tout autre) et que c'est Marie qui a raison lorsqu'elle lui demande d'attendre, pour juger son enfant, que celui-ci soit sorti de la confusion

du jeune âge. Est-il vrai, dans l'ordre psychologique, que toute la direction du vent soit connue par la position que prend une seule feuille ? Cela n'est pas sûr. Les hommes sont-ils tout d'une pièce ? J'ai toujours vu le contraire, et d'abord — Dieu sait ! — en moi-même. Et à la parole de Georges, par quoi il justifie la sentence sans appel qu'il porte sur Gillou, qu' « un petit mot peut condamner un être plus sûrement que si vous l'aviez vu voler à la devanture d'une boutique », on peut opposer avec autant de vérité celle de Nietzsche (s'y appuyant, dit-il, sur l'opinion de Napoléon) : « Il faut se garder de juger la valeur d'un homme d'après un acte particulier. » Enfin mettrons-nous notre main au feu que Georges n'a pas, lui aussi, à l'hôtel, essuyé ses souliers avec le rideau ou le couvre-lit ?

Qu'il soit donc entendu que FILS DE PERSONNE expose un cas, et ne défend pas une thèse.



Il me semble que cette pièce doit n'être guère comprise. Sa maigreur étudiée ne sera-t-elle pas tenue pour pauvreté ? « Un simple scénario. »

On sera déconcerté par le ton, si différent de celui de LA REINE MORTE ; on ne me « retrouvera » pas dans ces personnages qui ne parlent pas en style noble et ne disent pas de choses poétiques. On opinera que c'est « une œuvre étrange » (mais j'espère bien que c'est une œuvre étrange) : l'amour paternel étant un des sentiments les plus faibles qui existent dans la nature, il est logique que, si un auteur le montre fort, les pères ne se reconnaissent pas dans cette peinture, tandis que les femmes, au contraire, y retrouvant l'amour maternel, protestent que l'auteur s'est trompé, a confondu le père et la mère.

Mais le malentendu proviendra surtout d'une autre cause. FILS DE PERSONNE est un drame de la qualité humaine. Un père rejette son fils — et le rejette peut-être vers la mort — parce que celui-ci est de mauvaise qualité. Si le public ne perçoit pas cette mauvaise qualité, et n'en est pas aussi écœuré que le père, ce dernier lui paraîtra monstrueux. Or, les spectateurs français de 1943 ne peuvent pas être choqués par les traits de Gillou qui écœurent Georges : Gillou, c'est leur fils à eux, un charmant enfant ! que lui reproche-t-on ? C'est leur fils,

et c'est aussi eux-mêmes. Dès lors, le sacrifice de cet enfant devient un acte aussi hors de proportion avec leur vie que l'est pour nous, par exemple, le sacrifice d'Iphigénie par Agamemnon, et aussi peu fondé en raison. Bref, cette charge contre le Français moyen, jouée devant une salle de Français moyens, a grande chance de n'être pas appréciée.

Georges, incompris des Français moyens dans sa tendresse, en sera incompris également dans sa dureté. Pourtant celle-ci est commandée par celle-là. Ce Jacobin (auquel j'imagine volontiers un passé politique ; auquel, un instant, j'ai songé à faire dire : « Je suis la révolution »), cet intellectuel sensible et écorché est cruel avec son fils, mais comme l'était l'Inquisition avec l'homme qu'elle torturait pour le faire abjurer : cruel avec lui parce qu'il ne peut sauver l'âme de ce fils, c'est-à-dire parce qu'il aime cette âme ; cruel de tout son élan déçu et retombé. Aussi bien, dans l'histoire¹, la légende ou l'in-

1. Ivan le Terrible tue son fils à cause d'un désaccord politique (et, l'ayant fait, reste assez père pour se déchirer la figure en hurlant de douleur). Philippe II fut accusé du même acte. Pierre le Grand aime le tsarévitch Alexis, mais souffre de sentir que ses grandes idées de réforme sont incomprises et blâmées de lui. Il discute ; il pardonne ; quand son fils conspire contre lui, il le livre aux

nrf